

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

N<sup>o</sup> 37

(VIII, 1)

### SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 27 février 1892 au 28 janvier 1893. — Ouvrages offerts à la Société. — Avis relatif aux conditions de vente des publications antérieures au 1<sup>er</sup> janvier 1893. — Liste des Membres de la Société au 15 avril 1893. — Variétés : La langue basque dans ses rapports avec les dialectes voisins, par H. DE CHARENCEY ; — *Tudieu*, par F. GOMIN ; — De quelques étymologies basques, par H. DE CHARENCEY. — Notices : M. Ernest RENAN et la philologie indo-européenne, par Michel BRÉAL. — Charles BAISSAC.

*Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société  
et n'est pas mis dans le commerce.*

PARIS

—  
AVRIL 1893

## SÉANCES DE L'ANNÉE 1893.

14 et 28 janvier.	15 et 29 avril.	18 novembre.
11 et 25 février.	13 et 27 mai.	2 et 16 décembre.
11 et 25 mars.	10 et 24 juin.	

Les séances ont lieu à huit heures et demie du soir, à la Sorbonne, escalier 7, au premier étage, dans l'une des salles de l'École des Hautes Études (section des Sciences religieuses).

L'élection du Bureau pour l'année 1894 aura lieu dans la séance du 16 décembre 1893.

---

### COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1893.

*Président* : M. Sylvain LÉVI, 3, place Saint-Michel.

*Vice-présidents* : MM. Étienne AYMONIER, 38, rue du Général-Foy, et le prince Alexandre BIBESCO, 69, rue de Courcelles.

*Secrétaire* : M. Michel BRÉAL, 70, rue d'Assas.

*Administrateur* : M. Louis DUVAU, 22, quai de Béthune.

*Trésorier* : M. Paul BOYER, 86, rue de l'Université.

*Bibliothécaire* : M. Daniel BARBELENET, 75 bis, rue Monge.

*Membres du Comité de publication* : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, V. HENRY, L. LEGER, G. PARIS.

---

*Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE à M. Louis DUVAU, administrateur de la Société, 22, quai de Béthune, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.*

*Les COTISATIONS doivent être adressées exclusivement au trésorier, M. Paul BOYER, 86, rue de l'Université, à Paris.*

---

### EXTRAITS DU RÈGLEMENT et DES STATUTS DE LA SOCIÉTÉ.

La cotisation annuelle des Membres ordinaires est fixée à douze francs; elle doit être payée intégralement dans les trois premiers mois de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles deviendra par ce fait Membre perpétuel.

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission.







# LISTE DES MEMBRES

DE

## LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 15 AVRIL 1893

---

### LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. ASCOLI, LE PRINCE BIBESCO, MEMBRES DONATEURS.

MM. BAUDOUIN DE COURTENAY.

BERGER.  
BONNARDOT.  
BRÉAL (Michel).  
COLINET.  
COUSIN.  
DELAIRE.  
DERENBOURG (Hartwig).  
DURAND-GRÉVILLE.  
ERNAULT.  
FLEURY.  
GONNET.  
GUIMET.  
HAVERFIELD.  
HAVET.  
HENRY.  
HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé).  
JACKSON.  
JORET.  
KIRSTE.  
LABORDE (le marquis de).  
LARAY.  
LEGER.  
MEILLET.

MM. MELON.

MEYER (Paul).  
OLTRAMARE.  
PARIS.  
PASSY.  
PARMENTIER (le général).  
PENAFIEL.  
PLOIX.  
RHYS.  
ROLLAND.  
ROSAPELLY.  
SAYCE.  
SCHLUMBERGER.  
SÉBILLOT.  
SENART.  
STORM.  
SUDRE.  
TEGNER.  
VOGÉ (le marquis de).  
WHARTON.  
WILBOIS.  
WIMMER.  
*Le British Museum.*

### LISTE GÉNÉRALE.

MM.

ABEILLE (L'abbé Lucien), Iglesia San Nicolás, Artes y Corrientes, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.  
ADAM (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.  
ALEXANDROWSKI (Alexandre), 161, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 28 mai 1892.  
ANIART (Jules), agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.  
ARBOIS DE JUBAINVILLE (*Marie-Henry d'*), membre de l'Institut (Académie des



- inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.
- ASCOLI (Graziadio I.), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.
- AUDOUIN, maître de conférences à la Faculté des lettres, 36, rue de la Balance, Toulouse (Haute-Garonne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.
- AYMONIER (Le commandant Étienne-François), directeur de l'École Coloniale, 38, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882 ; vice-président en 1892 et en 1893.
- BADAREŪ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École des hautes études, 36, strada Pecurari, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.
10. BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.
- BAIZE (Louis), professeur au lycée Charlemagne, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.
- BARBELENET (Daniel), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 75 bis, rue Monge, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893.
- BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.
- BARON (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.
- BARTH (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.
- BARTHÉLEMY (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
- BASSET (René), professeur de langue et de littérature arabes à l'École supérieure des Lettres, Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.
- BAUDAT (Emile), professeur à l'Université, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; bibliothécaire en 1879.
- BAUDISCH (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.
20. BAUDOUIN DE COURTENAY (J.), professeur de grammaire comparée des langues slaves à l'Université, Jurgew (Russie). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.
- BAUER (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.
- BAUNACK (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.
- BELJAME (Alexandre), maître de conférences de langue et littérature an-

glaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

BENLOEW (Louis), 48, rue Copernic, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

BERGER (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), chargé du cours d'hébreu à la Faculté de théologie protestante, 1, rue de Seine, Paris. — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> juin 1872; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891; vice-président en 1890 et en 1891; président en 1892; membre perpétuel.

BEZSONOV (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

BIANU (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

BIBESCO (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris. — Élu membre de la Société le 6 juin 1874; vice-président en 1893; membre perpétuel.

BUVANCK (W. G. C.), docteur ès lettres, 37<sup>a</sup> Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

30. BIKÉLAS (D.), Athènes (Grèce). — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

BLANC (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

BLONAY (Godefroy de), élève de l'École pratique des hautes études, 5, rue de Médicis, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

BOISACQ (Émile), docteur agrégé de l'Université de Bruxelles, 4, rue de l'École-de-Médecine, Paris. — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

BOISSIER (*Marie-Louis-Antoine-Gaston*), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 8, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

BONNARDOT (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 106, avenue de la République, Montrouge (Seine). — Admis dans la Société en 1868; vice-président de 1887 à 1889; président en 1890; membre perpétuel.

BOREL (Frédéric), 96, rue Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

BOSSERT (A.), inspecteur d'Académie, 51, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

BOVIER-LAPIERRE, ancien professeur de l'Université, 8, rue Garancière, Paris. — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1<sup>er</sup> janvier 1879.

40. BOYER (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1892.

BRÉAL (Auguste), élève de l'École spéciale des langues orientales et de l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

BRÉAL (*Michel-Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas,



- Paris. — Membre de la Société en 1867 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel.
- BUGGE (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.
- CALOIANO (Michel B. C.), docteur ès lettres, professeur au lycée, Craiova (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.
- CARNEL (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- CARRIÈRE (Auguste), directeur adjoint pour les langues hébraïque, chaldaique et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873 ; vice-président en 1875 et 1876.
- CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892.
- CHABANEAU (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.
- CHARENCEY (*Charles-Félix*-Hyacinthe GOUIER, comte DE), membre du Conseil général de l'Orne, 24, rue de la Chaise, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; vice-président en 1874, 1883 et 1884 ; président en 1885.
50. CHENEVIÈRE (Adolphe), docteur ès lettres, Campuget, par Manduel (Gard). — Élu membre de la Société le 20 janvier 1883.
- CHILOT (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études et de l'École des langues orientales vivantes, 24, rue de Paris, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
- COLINET (Ph.), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.
- COMTE (Charles), professeur de rhétorique au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.
- CORNU (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmovská ulice, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.
- COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.
- COUSIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890.
- CUNY (Albert), 60, rue du Port, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.
- DARMESTETER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, 9, rue Bara, Paris. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873 ; vice-président en 1884, 1885 et 1886 ; président en 1887.
- DAVID (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.
60. DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.



- DEPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris. — Admis dans la Société en 1868.
- DELONDRE (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.
- DERENBOURG (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur adjoint pour la langue arabe et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866 ; secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel.
- DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, rue de Dunkerque, Paris. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871.
- DIANO (Jean N.), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 18, rue de la Sorbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 7 février 1891.
- DIEULAFOY (*Auguste-Marcel*), 2, impasse Conti, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1884.
- DONNER (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.
- DOTTIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 3 bis, rue de Nemours, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.
- DURAND-GRÉVILLE (*Émile-Alix*), 68, rue Blanche, Paris. — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> avril 1882 ; membre perpétuel.
70. DUTENS (Alfred), 50, rue François I<sup>er</sup>, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.
- DUTILLEUL (Jean-Baptiste), 18, rue Servandoni, Paris. — Élu membre de la Société le 26 janvier 1889.
- DUVAL (*Paul-Rubens*), membre de la Société asiatique et de la Société des études juives, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882 ; vice-président en 1885 ; président en 1886.
- DUVAU (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884 ; administrateur depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1892.
- ÉDON, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.
- ELLIOTT (Richard-T.), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.
- ERNAULT (*Émile-Jean-Marie*), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.
- ESTLANDER (Karl-G.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.
- ÉTIENNE (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 51, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

- FÉCAMP (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 15, rue du Manège, Montpellier (Hérault).— Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.
80. FINOT (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 49, rue Claude-Bernard, Paris.— Élu membre de la Société le 25 juin 1892.
- FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-Petersbourg (Russie).— Élu membre de la Société le 21 décembre 1878 ; membre perpétuel.
- GAIDOZ (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880 ; président en 1881.
- GASC-DESFOSSÉS (Alfred), professeur au lycée, 18, Façade de l'Esplanade Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.
- GILLIÉRON (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.
- GODEFROY (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.
- GOHIN (Ferdinand), maître répétiteur au lycée Saint-Louis, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.
- GONNET (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.
- GRAFFIN (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
- GRAMMONT (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
90. GRANDGENT (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.
- GRANGES (Ch. M. DES), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 9, chaussée de la Muette, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.
- GRASSERIE (Raoul de la), juge au Tribunal, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Villaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.
- GRÉARD (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.
- GUIMET (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.
- GUSTAFSSON (Docteur Fridolf-Vladimir), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- HALÉVY (Joseph), directeur adjoint pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris.— Élu membre de la Société le 13 janvier 1872 ; vice-président en 1886 et 1887 ; président en 1888.



- HARLEZ (C. DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.
- HASDEŪ (Bogdan-Petriceicu), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traianu*, rue Mihaïlovodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.
- HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1873.
400. HAUVION, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- HAVERFIELD (F.), professeur à Christ-Church, Oxford, (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.
- HAVET (Pierre-Antoine-Louis), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.
- HENRY (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 105, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.
- HÉRIOT-BUNOUST (L'abbé Étienne-Eugène-Louis), 55, rue Dutot, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.
- HERMANN (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.
- HOLLEAUX (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.
- HOVELACQUE (Abel), professeur à l'École d'anthropologie, 38, rue de Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869.
- IMBERT, receveur de l'enregistrement, Piousat (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
- JACKSON (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie, 15, avenue d'Antin, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; membre perpétuel.
410. JEDLIČKA (Jaromir), membre du séminaire de philologie slave à l'Université de Prague, Vávrova ulice, č. 19, Královské Vinohrady (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
- JOB (Léon), professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.
- JORET (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1874; membre perpétuel.
- KELLER (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
- KERN, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

- KIRSTE (*Ferdinand-Otto-Jean*), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz, (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872 ; membre perpétuel.
- LABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.
- LACOUPERIE (Docteur Albert TERRIEN DE), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College, directeur du *Babylonian and Oriental Record*, 54, Bishop's Terrace, Walham Green, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 9 février 1889.
- LAMBERT (Charles), professeur au Lycée, avenue du Parmelan, maison Falletti, Annecy (Haute-Savoie). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LARAY (Henri), capitaine d'infanterie de marine, 22, rue d'Orsel, Paris. — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.
120. LAURENT, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.
- LECOCQ (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LE FOYER, 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.
- LEGER (Louis-Paul), professeur honoraire de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, à l'École de guerre et à l'École libre des Sciences politiques, 157, boulevard Saint-Germain, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.
- LEJAY (L'abbé Paul), 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890.
- LÉVI (Sylvain), maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, chargé de cours à la Faculté des lettres, 3, place Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885 ; vice-président en 1891 et en 1892 ; président en 1893.
- LIÉTARD (Le docteur), Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.
- LOTH (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1878.
- MALVOISIN (Édouard), agrégé de l'Université, 4, impasse Cœur-de-Vey (56, avenue d'Orléans), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; bibliothécaire du 7 février 1880 à la fin de 1881.
- MASPERO (*Camille-Charles-Gaston*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1877 et 1879 ; président en 1880.
130. MASSIEU DE CLERVAL, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.
- MATHIEU (E.), traducteur aux établissements Schneider, 126, route de Conches, au Creusot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.



- MEILLET (A.), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.
- MÉLÈSE, professeur de l'Université, 22, avenue Flachat, Asnières (Seine). — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.
- MELON (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.
- MERWART (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du II<sup>e</sup> arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.
- MEYER (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.
- MEYER (*Marie-Paul-Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, 26, rue de Boulainvilliers, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.
- MICHEL (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 16 février 1878.
- MOHL (B.-Jiří), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, I, konvitská ulice, č. 24 a, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.
140. MONSEUR, professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.
- MONTAGUE, professeur à Amherst College, Amherst (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- MORTEVILLE (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.
- MOWAT (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.
- NOEL (Charles), professeur au lycée, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885.
- OLTRAMARE (Paul), professeur au gymnase, 12, rue Bonivard, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.
- PARIS (*Gaston-Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, 3, rue Pomereu (134, rue de Lonchamp), Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel.
- PARMENTIER (Léon), professeur de philologie grecque et grammaire comparée à l'Université, 308, rempart de la Byloque, Gand (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.
- PARMENTIER (Le général de division *Joseph-Charles-Théodore*), 5, rue du Cirque, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mars 1883; membre perpétuel.
- PASCAL (Ch.), professeur au lycée, Reims (Marne). — Admis dans la Société en 1886.

150. PASSY (Paul), docteur ès lettres, 6, rue Labordère, Neuilly-sur-Seine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.
- PAULI (Carl), docteur en philosophie, 15, Petersstrasse, Tr. B. III, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- PELLETAN (Charles-Camille), député, 7 et 9, rue Niepce, Paris. — Admis dans la Société en 1868.
- PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.
- PIERRET, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870.
- PLOIX (Charles-Martin), ingénieur hydrographe, 1, quai Malaquais, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889; membre perpétuel.
- POGNON (H.), consul de France, Bagdad (Turquie d'Asie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
- POLÍVKA (Jiří), privat-docent de philologie slave à l'Université, VII, 365, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.
- PSICHARI (Jean), directeur adjoint pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889.
- REINACH (Salomon), 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.
160. RHYS (Prof. John), ancien fellow de Merton College, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.
- ROERSCH (Alphonse), docteur en philosophie et lettres, 7, rue Casimir-Delavigne, Paris. — Élu membre de la Société le 28 janvier 1893.
- ROGER (Maurice), professeur au lycée, 275, rue Solférino, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 20 mars 1886.
- ROLLAND (Eugène), l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.
- ROSAPELLY (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.
- ROUSSELOT (L'abbé Jean), docteur ès lettres, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886.
- RUDY (Charles), 7, rue Royale, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine.
- SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- SAINT-DIDIER (Le baron DE), 1, boulevard de Latour-Maubourg, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.
- SANCHEZ MOGUEL (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne). — Élu membre de la Société le 5 février 1887.
170. SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.
- SAYCE (Archibald-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.



- SAYOUS (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.
- SCHILS (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.
- SCHLEMMER DE BANYAVÖGY (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.
- SCHRIJNEN (Joseph), docteur en philosophie, 1, Commelinstraat, Amsterdam (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- SCHWOB (Marcel), 2, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889 ; bibliothécaire en 1892.
- SÉBILLOT (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883 ; membre perpétuel.
- SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François I<sup>er</sup> — Admis dans la Société en 1868 ; membre perpétuel.
180. SÉNÉCHAL (Edmond), inspecteur des finances, 56, boulevard de Port-Royal, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- SÉPET (Marius), bibliothécaire à la bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870.
- SPECHT (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.
- SPEIJER (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.
- SPIEGELBERG, docteur en philosophie, 2, Kurze strasse, Hannover (Allemagne). — Élu membre de la Société le 26 mars 1892.
- SPIRO (Jean-Henri), professeur à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville, près Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 18 février 1882.
- STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.
- STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872 ; membre perpétuel.
- STURM (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.
- SUDRE (Léopold-Maurice-Pierre-Timothée), professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887 ; membre perpétuel.
190. ŠVRLJUGA (Ivan Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.
- TAVERNEY (Adrien), Jongny, près Vevey (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.
- TEGNÉR, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875 ; membre perpétuel.
- THOMSEN (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870.

- TOUBIN (Édouard), archiviste, Salins (Jura). — Élu membre de la Société le 5 mars 1887.
- TOURNIER (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.
- TOURTOULON (Le baron Charles de), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.
- VAN DER VLIET, professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.
- VERRIER (Paul), professeur au Lycée, 32, rue Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.
- VOGÜÉ (Le marquis Charles-Jean-Melchior de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris. — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.
200. WACKERNAGEL (Jacques), professeur à l'Université, Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.
- WEBSTER (M<sup>me</sup> Hélène), 37, Nahont Street, Lynn (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- WHARTON (Edward-Ross), Merton Lea, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 7 février 1891.
- WILBOIS, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.
- WIMMER (Ludvig-F.-A.), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.
- WINKLER (Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- WOTKE (Karl), docteur en philosophie, VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.
- ZUBATÝ (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
- ZVETAIEV (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
210. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME. Palais Farnèse, à Rome. — Admise comme membre de la Société le 25 mai 1889.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE CLERMONT-FERRAND. — Admise comme membre de la Société le 11 juin 1887.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE. — Admise comme membre de la Société le 2 mai 1885.
- BRITISH MUSEUM. — Admis comme membre de la Société le 22 novembre 1890; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.
-



LISTE DES PRÉSIDENTS  
DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1866.

MM.	MM.
1866. † EGGER.	1881. GAIDOZ.
1867. † RENAN.	1882. LEGER.
1868. † BRUNET DE PRESLE.	1883. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1869. † BAUDRY.	1884. † GUYARD.
1870-71. † EGGER.	1885. DE CHARENCEY.
1872. † THUROT.	1886. RUBENS DUVAL.
1873. GASTON PARIS.	1887. JAMES DARMESTETER.
1874. PLOIX.	1888. HALÉVY.
1875. † VAÏSSE.	1889. PLOIX.
1876. † EGGER.	1890. BONNARDOT.
1877. † BENOIST.	1891. † DE ROCHEMONTEIX.
1878. MOWAT.	1892. PHILIPPE BERGER
1879. † BERGAIGNE.	1893. SYLVAIN LÉVI.
1880. MASPERO.	

---

## MEMBRES

### ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

---

- BAISSAC (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.
- BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.
- BENOIST (Louis-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.
- BERGAIGNE (Abel-Henri-Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.
- BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.
- BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.
- CHARLES (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.
- CHASSANG (A.), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.
- CHODZKO (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.
- DARMESTETER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École nor-



- male de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.
- DE LA BERGE. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.
- DEVIC (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.
- DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.
- DIDON (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans. — Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.
- DIDOT (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.
- DOSSON (S.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé en février 1893.
- EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.
- EICHTHAL (Gustave D'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.
- FLORENT-LEFÈVRE. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.
- FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.
- GEORGIAN (Professeur D<sup>r</sup> C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.
- GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg. — Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.
- GOULLET. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.
- GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.
- GRAUX (Charles-Henri), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.
- GRIMBLLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.
- GUIEYSSE (Georges-Eugène). — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.
- GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.
- HALLÉGUEN (Le docteur). — Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.
- HANUSZ (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche).

- Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé en juillet de la même année.
- HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.
- HEINRICH (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.
- HERVÉ (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.
- JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1<sup>er</sup> janvier 1875.
- JOZON, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.
- JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.
- LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.
- LAMBRIOR, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.
- LENORMANT (Charles-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.
- LE SAINT (François), ancien officier. — Décédé en 1867.
- LÉVY (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.
- LITTRE (Maximilien-Paul-Émile), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.
- LOEB (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.
- LOTTNER (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.
- LUTOSŁAWSKI (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.
- MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.
- MERLETTE (Auguste-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.
- MEUNIER (Louis-François), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.
- MEYER (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers (Vienne), inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.
- MOISY (Henry). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.
- MUIR (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.



- NIGOLAS (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.
- PANNIER (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.
- PAPLONSKI (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.
- PEDRO II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.
- PELLAT, doyen de la Faculté de droit. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.
- PIERRON (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.
- PONTON D'AMÉCOURT (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.
- RENAN (Joseph-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.
- RENIER (Charles-Alphonse-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.
- RIANT (Paul-Édouard DIDIER, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.
- RIEMANN (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.
- RIEUTORD. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.
- ROCHEMONTEIX (Frédéric-Joseph-Maxence-René DE CHALVET, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873 ; vice-président en 1889 et 1890 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.
- RONEL (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.
- ROUGÉ (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.
- SCHOEBEL (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.
- SEILLIÈRE (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

THUROT (François-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

TODD (J. Henthorn), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

VAISSE (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

VALLENTIN (Ludovic-Lucien-Mathieu-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar (Drôme), directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

---



## VARIÉTÉS

---

### LA LANGUE BASQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LES DIALECTES VOISINS.

---

Les Basquistes modernes, obligés de reconnaître l'énorme quantité d'emprunts faits par le dictionnaire Euskara aux langues du voisinage, spécialement au latin et aux dialectes romans, ont essayé, pour ainsi dire, de se rattraper et de défendre l'honneur de leur idiome de prédilection en faisant ressortir le caractère original de son système grammatical. Sur ce point, on ne saurait les disculper de quelque exagération. Si par l'ensemble de sa structure, le basque est nettement séparé des langues indo-européennes, il semble néanmoins, même à cet égard, avoir subi leur influence d'une façon irrécusable. C'est grâce à eux qu'il a réalisé d'importants progrès dans la voie du développement linguistique. Vraisemblablement, avant de s'être trouvé en contact avec ces dernières, il n'avait guère dépassé le niveau où se trouvent les jargons des Peaux-Rouges du Canada. Comme eux, il devait être dépourvu du pronom relatif, aujourd'hui exprimé par *zer*, « qui » d'où le génitif *zeren*, « dont ». Effectivement, ce mot n'est vraisemblablement autre chose que le *se* ou *ze* du breton qui tantôt répond à notre pronom « cela, ce » et tantôt se prend comme enclitique, par exemple, dans *an dra ze*, « cela » — *ann denn ze*, « cet homme-là » et qui d'ailleurs se retrouve en irlandais,

Il y a tout lieu également d'admettre qu'à l'origine, le basque se trouvait aussi dépourvu de verbe substantif. Bien des idiomes, on le sait, en manquent, ou ne l'expriment que par métaphore. Le turk *dour*, par exemple, que l'on prend comme synonyme de « esse » ne signifie littéralement autre chose que « facere, faciens ». De même pour le *wéi* du chinois. Enfin, il fait tellement défaut dans les dialectes canadiens que les missionnaires, qui voulaient les employer à traduire nos livres saints, n'ont su comment s'y prendre pour rendre la phrase biblique: « Je suis celui qui suis. » Aujourd'hui, l'Euskara possède dans *iz*, *izan* un équivalent parfait de notre verbe « être ». Le prince Louis-Lucien Bonaparte n'y voyait autre chose que le substantif *hitz*, « parole ». *Niz*, « je suis » aurait donc dû, d'après lui, se rendre littéralement par « ma parole » — *hiz*, « tu es » par « ton verbe, ta parole ». Ceci nous semble plus ingénieux que réellement soutenable. Les peuples primitifs et même les autres ne font pas tant de métaphysique en parlant. Vraisemblablement, cette racine *iz* se rapproche du *as* aryaque; *es*, indo-européen. N'avons nous pas en latin *esse*, en gallois et écossais *is* (il est) pour une forme archaïque *esti*?

Voici pour les emprunts vraisemblablement faits au gallois. Passons maintenant à ceux qui sont d'origine latine ou néo-latine. Il existe en basque une double désinence servant à marquer le participe passé passif, à savoir *i* et *tu*. L'usage seul indique quand il faut employer l'une ou l'autre d'entre elles. Ainsi, l'on a *hasi*, « commencé » à côté de *hastu*, « déshabillé, dépouillé ». On s'expliquerait difficilement une telle anomalie dans l'hypothèse où ces deux formes seraient l'une et l'autre indigènes. Elle serait plus facile à comprendre si l'on admet que l'une d'elles au moins a été imitée d'un idiome étranger. Le latin ne possède-t-il pas précisément une désinence *tu* comme marque du participe passé passif presque identique à celle du basque, tant pour la forme que pour le sens?

Le passif se forme en euskara tout comme en français au moyen du participe passé joint à l'auxiliaire *être*. *Maithatu nai* correspond exactement à notre formule « je suis aimé »



ou plus littéralement « aimé je suis ». Ce serait un bien grand hasard que des idiomes d'un génie aussi différent que ceux dont nous nous occupons en ce moment soient tombés spontanément d'accord sur le procédé à employer pour rendre la voix passive. Le plus sage est de reconnaître qu'ici encore les montagnards pyrénéens n'ont fait que copier leurs voisins.

N'oublions pas enfin, qu'à côté de la conjugaison dite contracte et que l'on s'accorde à regarder comme primitive, le basque en possède une autre, celle que l'on appelle composée. On l'obtient en joignant au participe présent, l'auxiliaire *avoir* pour les verbes actifs, l'auxiliaire *être* pour les neutres. Ainsi, nous trouverons successivement *nathor* ou *ethorten niz*, littéralement « in adventu sum » pour « je viens » — *dakit* ou *yakiten dut*, littéralement « in scientia habeo » pour « je sais ». Est-ce que nos idiomes néo-latins ne font point usage de procédés tout à fait analogues ? Néanmoins, si le basque les a imités, cela n'a été qu'en leur donnant plus d'extension qu'ils n'en ont même dans les dialectes qui lui servirent de modèles.

H. DE CHARENCEY.

---

## TUDIEU.

---

Quel est le sens et l'origine de cette exclamation ?

Dans son *Dictionnaire d'Etymologie française*, M. Scheller adopte l'explication de M. Meunier : *tudieu* serait une inversion pour *Dieu me tue*. Comment expliquer cette inversion, surtout quand des exclamations du même genre *Dieu vous bénisse*, *le diable m'emporte* se sont conservées intactes ? — Littré voit dans *tudieu* un euphémisme pour *tue Dieu*. Comment concilier cet euphémisme — qui contient un sacrilège — avec les sentiments religieux de nos aïeux et leurs lois contre l'impiété ?

Ces deux étymologies ont surtout contre elles l'emploi que nos écrivains ont fait de cette interjection. Ce n'est pas un mot de colère, comme le croient Meunier et Littré, dans le genre de *morbleu* si souvent employé par Alceste dans le *Misanthrope* ; c'est une exclamation d'étonnement, d'admiration :

Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,  
Comme vous baillez des soufflets !

(MOLIÈRE, *Amph.*, I, 1.)

*Vous ne le connaissez pas ; tudieu ! c'est un homme fort délicat sur cette matière.* (Lesage, *Gil Blas*, I, 1.) *Je voudrais bien savoir quel âge il a ; tudieu ! quel homme !* (VOLTAIRE, *Défense de mon oncle*, 4.)

*Tudieu* équivaut donc très nettement à nos exclamations modernes, *puissance divine*, *bonté divine*, ou aux exclamations du moyen âge *vertubleu*, *vertubieu*, *vertuchou*, dont le sens est « vertu de Dieu » et l'emploi analogue à celui de *tudieu* :

*Tout doux, s'il vous plaît ; vertubleu, petit compère, que*

*vous êtes habile à donner des assiettes nettes.* (MOLIÈRE, *D. Juan*, IV, 2.) — *Vertuchou! ces devoirs-là sont bons! Je les trouve encore plus nobles que mes lettres de noblesse.* (MARIVAUX, *Double Inconstance*.) — *Ho, vertubieu! quel parfum!* (D'AUBIGNÉ, *Baron de Féneste*, IV, 7<sup>1</sup>.)

*Tudieu* n'est-il pas un débris de l'expression complète « *vertudieu* » dont *vertubleu* et *vertuchou* sont les équivalents et les altérations? Dans *tudieu* il y aurait une mutilation : cette mutilation existe aussi dans *vertubleu*, *morbleu*, comme le prouve *palsambleu* (= par le sang de Dieu). Elle se rencontre également dans une exclamation du patois de Normandie *tadiu*, qui est un fragment de *plût à Dieu* et qui s'emploie ou isolément comme une interjection en réponse à une affirmation : Vous aurez à l'automne beaucoup de fruits — *Tadiu!* » ou devant une proposition complétive : « *tadiu* que vous disiez vrai ! »

F. GOHIN.

1. Tous ces exemples sont empruntés à Littré.

---



## DE QUELQUES ÉTYMOLOGIES BASQUES.

---

Nous nous sommes efforcés ici d'élucider l'étymologie de quelques mots euskariens dont l'origine nous avait paru tout d'abord assez obscure. On y verra une preuve du caractère assez original de la phonétique basque. C'est évidemment un des points sur lesquels cet idiome, si mélangé sous le double rapport lexicographique et même grammatical, a évidemment le plus conservé de sa physionomie primitive. Nos exemples sont spécialement pris au dialecte bas navarrais, tel que le donne le vocabulaire de Salaberry.

1° AHAL; « pouvoir, avoir la force de ». Origine assez difficile à déterminer, évidemment ce mot est pour *al* que l'on retrouve dans les dialectes de l'ouest, de même que *ahari*, « béliér » pour *ari*; — *ahaide*, « parent » pour *aide*; cf. vieux provençal, *aide*, « secours, aide »; — *lehen*, « premier » pour *len*; — *ihitz*, « rosée » pour *itz*, etc., etc. Devons nous le rattacher à une source gauloise? On trouve en cornique, p. ex. *may halo*, « qu'il puisse » et *hellyn*, « we may »; — en breton, *na hell servicha*, « ne peut servir » et dans le dialecte du Haut-Léon, *hallout*, « pouvoir ». D'un autre côté, l'on ne saurait douter que la forme primitive ne fut *gallout*, se rattachant à une racine gauloise *gal* que M. E. Ernault rapprocherait volontiers du lithuanien *galiu*, *galiėti*. La mutation anormale du *g* gaulois en *h* breton ne saurait donc passer pour primitive; elle n'a pu se produire que postérieurement et par une extension abusive des règles concernant la transformation du *g* primitif en *c'h* ou *h* breton. On ne saurait non plus voir dans le *hellout*, *hall* des dialectes modernes du groupe kimrique un emprunt

au latin *valere*. Ce dernier eût donné régulièrement quelque chose comme *gwall* ou *qual*.

Enfin la chute du *g* initial ou sa transformation en *h* semble un phénomène fort rare en basque. Il ne se produit guère que dans quelques mots composés ; citons p. ex. : *Ihaute* « mardi gras » ; litt. « In magno gaudio », de la préface latine *in*, de *gau* qui en béarnais signifie « joie » et enfin de la finale augmentative *te*, d'où le dérivé *Ihautiri*, « carnaval », litt. « ce qui tire vers le mardi gras » ; — *inhurri*, « engourdir », cf. le bas normand, *gourd* « engourdi ». Que le *g* celtique soit devenu *h* au commencement du mot basque, cela pourrait sembler à coup sûr anormal.

Ne vaudrait-il pas mieux supposer que le *g* gaulois sera devenu *k* en Euskara, puis aura fini par se transformer en *h* ? Divers exemples semblent de nature à nous le faire penser. Sans doute, il arrive plus fréquemment au *k* primitif de devenir *g* en basque qu'à la gutturale continue de devenir une explosive. Cependant, on peut citer plus d'un cas du phénomène inverse. Ainsi *kotera*, « gouttière », en esp. et prov. *gotera* ; en vieux béarnais *gotère*. — *kalte*, « malheur, accident », vraisemblablement de *gal*, « perdre ». D'un autre côté, nous savons la tendance du *k* init. à devenir *h* en Euskara ; c'est ainsi que la forme *hi* « toi » est considérée par tous les Basquistes comme provenant d'un primitif *ki* ; que les démonstratifs *haur*, *har* sont pour *kaur*, *kor* formes archaïques et que le prince Louis-Lucien Bonaparte n'a plus retrouvées aujourd'hui persistantes que dans le dialecte de Roncal. L'on obtiendrait donc ainsi la succession *gal* (rac. gauloise), — *kal*, forme de transition hypothétique, — *hal*, forme basque actuelle.

Telle est, à notre avis, l'explication la plus plausible que l'on puisse donner de cette dernière. Nous ne songerions guère à la faire venir du latin *valere* par la raison que la labiale initiale ne paraît pas sujette à tomber devant *a*.

2° AZKAR, « fort, robuste ». Nous reconnaissons visiblement ici la désinence adjectivale *kar* formée elle-même

de la postposition *ka*, « et, vers » et du *r* final qui indiquerait plus particulièrement la qualité: cf. *bakhar*, « unique », de *bât*, « un » et de *ka* allatif. Quant à la syllabe *az* nous croyons, tout bien examiné, y devoir reconnaître une corruption de l'esp. *hazaña*, « exploit ». *Azkar* serait donc une contraction pour *hazannakar*, litt. « capable d'exploits » et par suite « fort, robuste ». L'euskarien *bapo* « vantard, fanfaron » n'est-il pas pour l'esp. *baposo*, « baveux »? Quant à la chute du *h* initial, elle se présente souvent en basque, spéc. lorsque ce dernier est pour un *f* plus ancien; cf. *irin* farine de l'esp. *harina*, pour *farina*; — *eme*, « femelle » du béarn. *himi*, « femme », — *ikhel*, « bœuf à l'engrais », litt. « celui qui est attaché au piquet »; cf. béarn. *hiqué*, *fiqué*, « pieu, piquet, etc. ». On ne saurait s'empêcher de rattacher l'esp. *hazaña* à la même racine que nous retrouvons dans le latin *facere*.

3° AUGA, « osier », se rattache visiblement au béarn. *augue*, « jonc, herbe marécageuse ». L'osier et le jonc sont tous les deux des plantes aquatiques et l'on sait combien les noms de végétaux se trouvent facilement appliqués à des espèces différentes, en passant d'un idiome à l'autre. C'est sans doute de cet *augue* que dérive le béarn. *augaa*; en vieux béarn. *augar* « terrain inculte ». MM. Lespy et Raymond regardent, du reste, tous ces termes comme apparentés à l'esp. *aulaga*, *aliaga*, « genêt, aussi bien qu'au lat. *alga*. Nous leur laissons toute la responsabilité de ces dernières étymologies.

4° AUGA, « s'affaiblir, maigrir »; cf. esp. *ahogar* « étouffer, noyer » et *ahogarse*, « se noyer ». Le *h* médial esp. étant ici purement euphonique, sa disparition en basque n'est rien que question d'orthographe. Malgré sa ressemblance phonétique avec le béarn. *ahocca*, *ahoega* (pour *afoega*), « mettre le feu, enflammer », le mot basque en diffère essentiellement. Il n'a rien à faire non plus avec les mots esp. *aguciar*, « désirer avec ardeur »; *aguararse*, « être inondé, se morfondre. »

5° AUGETA, « sérénade » pourrait bien n'être autre chose que l'esp. *auge*, « apogée, faite des grandeurs », muni



de la désinence allative *ta*. Les Basques considéreraient donc la sérénade comme un hommage rendu aux grands de la terre. En tout cas, le mot paraît n'avoir rien à démêler avec l'esp. *aguitar*, « épier, guetter ».

6° APAIRU, « repas » ne semble être autre chose que l'esp. *amparo*, « soutien, défense » apparenté à notre terme français *rempart*. Le *i* est ici visiblement euphonique comme dans *aingira*, « anguille » ; *ainguru*, « Ange ». Quant au *m*, il sera tombé ainsi qu'il l'a fait dans le basq. *akobi*, « accomplir ». Que l'on soit passé de l'idée de « fortifier, soutenir » à celle de nourriture, de repas, rien de plus facile à comprendre. Est-ce que notre mot *dîner* ou *disner* ne dérive pas lui-même du bas. lat. *desina*, « forteresse », *desinare*, « fortifier » ? En vieux français, on dirait *disner quelqu'un* pour le nourrir, le soutenir au moyen d'aliments.

7° ARTHO, « maïs » et « pain de maïs ». Ce mot est évidemment apparenté au grec *ἄρτος*, « pain » ; mais, non moins certainement, il n'est pas entré directement en Basque par le canal hellénique. Reconnaissons en lui un de ces rares termes d'argot qui se sont introduits en Euskara. Nous avons p. ex. en dial. de Marseille *artoun*, « pain de maïs », *arti*, *arta*, « pain » dans le jargon des teilleurs de chanvre du Jura et enfin, *larton*, « pain » dans l'argot parisien. Tous les argots, on le sait, font volontiers usage de termes empruntés à des idiomes étrangers, mais dont, souvent, ils modifient le sens.

8° BARATZE, « jardin », étymologie obscure ; vraisemblablement du béarn. *barat*, *fossé*, mais dont le sens primordial pourrait bien avoir été simplement celui d'« enclos », de « place entourée d'une clôture ». La désinence *tze* est, comme l'on sait, une espèce d'augmentatif ou de déterminatif. *baratze* aurait donc le sens propre d'« endroit bien clos. »

9° ITHOHOINA, litt. « voleur de bœufs » de *idi*, « bos » et *ohoin*, « fur ». C'est le nom basque de la constellation de la Grande Ourse. Il mérite d'être signalé ici, car il se rattache à une forme locale de la légende du Petit Poucet ; aux environs d'Irun, *ukhabiltcho* ou *ukhaitcho*, litt. « petit

poignet » ou bien *baratchuri*, litt. « gousse d'ail ». En tous cas voici ce qu'en raconte la *Revue de linguistique* de M. Vinson (liv. 8, p. 24 et suiv., Paris, 1875). Deux voleurs avaient dérobé une paire de bœufs à un laboureur. Celui-ci envoya à la recherche de ces animaux, d'abord son fils, ensuite sa fille qui ne reparurent ni l'un ni l'autre. Le laboureur exaspéré se met à maudire et à blasphémer. Dieu se décida alors à punir tout le monde, bêtes et gens, par une métamorphose et en les obligeant à marcher jusqu'à la fin du monde, les uns à la suite des autres. Les bœufs devinrent les deux premières étoiles de la constellation. Les voleurs forment les deux suivantes. Quant au garçon si peu ponctuel, c'est l'astre qui vient après ces derniers. Enfin, la fille apparaît sous forme d'étoile isolée près de son frère. Le chien qui accompagnait ces jeunes gens leur tient encore compagnie dans le ciel, transformé en un petit astre, à peine visible à l'œil nu. Enfin, le laboureur apparaît métamorphosé en la dernière étoile du groupe.

- 10° LIPU, « araignée », semble bien résulter d'une contraction *euli*, « mouche » et de *loup*, *lupus*. Cet animal est heureusement nommé « loup des mouches », de même qu'en français, le fourmillon, « lion des fourmis. »
- 11° LEIZOR, « frêlon » prob. de *euli*, « mouche » et *izor*, « grosse, enceinte », litt. « musca prægnaans », sans doute à cause du développement très prononcé de l'abdomen chez cet insecte.
- 12° LUHUNZ, « lierre », pourrait bien n'être autre chose que le français *ronce*. Nous trouvons ici le doublement de la voyelle initiale comme dans *aharia*, « mouton », *ahal*, « pouvoir ». Quant au *r* initial, l'on a quelques exemples de sa tranformation en *l* chez les Basques; ex. *leizar* « frêne » qu'il convient de rapprocher du *réxou*, *réchou* qui a le même sens en béarn. et dérive, sans aucun doute, du lat. *fraxinus*. Le *ar* constituerait une désinence adventice. Peut-être devons-nous, par suite d'une mutation analogue, rattacher le basq. *lexon*, « grue »; en vieux provençal *gruo*; esp. *grulla* au lat. *grus*. Ici encore la syllabe finale mériterait d'être considérée comme d'origine postérieure. Hâtons-nous d'ajouter que le *l* init. du basque

se présente bien rarement comme représentant d'un *r* primitif.

Aujourd'hui, aucun dialecte basque, sauf celui de Roncal dont le prince Louis-Lucien avait constaté la physiologie si franchement archaïque, surtout au point de vue phonétique, n'admet le *r* au commencement d'un mot. Les autres redoublent cette lettre, mais en la faisant précéder d'une voyelle; c'est ainsi que le latin *regem* devient *errege* et le vieux prov. *rir* (ridere) se change en *irri*. Vraisemblablement, l'Euskara a emprunté cette loi phonétique au béarnais, lequel préfixe volontiers, lui aussi, une voyelle au *r* initial et dit, p. ex.: *arram* ou *ram* « rameau », du lat. *ramus*; *irruï*, « précipiter, se précipiter » de *ruere*. Fait singulier, cette règle a pris beaucoup plus d'extension en basque où elle est adventice qu'en béarnais où l'on peut la considérer comme indigène.

13° MAHAX, « raisin », certainement pour un primitif *max*, voy. *luhunz*, *ahal*. Le *x* lui-même constitue une désinence exprimant estimation, similitude, cf. *onix*, « trouver bon, agréer » de *on*, « bon »; *gaiztex*, « trouver mauvais » de *gaitz*, « mauvais ». Elle peut même servir à former des substantifs, cf. *gardox*, « bogue, enveloppe piquante de la châtaigne. » Cf. l'esp. *cardo*, « chardon à fouler » mais avec transformation de la gutturale douce en forte. C'est ainsi que le Basque dira *galza*, « un bas » pour *calza* en esp. archaïque « chausse, culotte, » — *gambera*, « chambre » par oppos. à l'esp. *camera*, au vieux provençal *cambrà*. *Gardox* possède donc le sens propre de « qui est comme un chardon ». Reste donc une syllabe *ma* que nous rapprocherons sans hésiter de l'esp. *vaya*, *baya*, « baie » et spéc. celle du laurier, — vieux prov. *baya*, « baie, fruit » se rattachant au lat. *bacca*. Rien d'étonnant à ce que la labiale muette initiale soit devenue *m* en basque. Ce phénomène se produit fréquemment. Cf. *makhila*, « bâton » du lat. *baculus*; — *merxika*, « pêche » du latin *persicum* (*malum*), etc. Maintenant, l'on peut parfaitement admettre la perte de la deuxième syllabe du radical, comme p. ex. dans *bapo*, « fanfaron, vantard », de l'esp. *baposo*, « baveux ».



*Mahax* est donc ce qui ressemble à une baie. Cette définition s'applique bien au raisin.

- 14° MIHIMEN, « osier ». C'est tout simplement le lat. *vimen*, « osier, saule », avec redoublement de la première voyelle comme dans *luhunz*, et mutation de la muette labiale en *m*, ainsi que dans *mahax*.
- 15° MIHUL, « gui », paraît signifier litt. « languette, petite langue » ; cf. *mi* ou *mihi*, langue. En effet, les feuilles de cette plante ont la forme d'une langue.
- 16° MITHIRI, « Hardi, importun ». Ne serait-ce pas simplement notre mot *butor*, le bas lat. *bitorius*, l'esp. *bitor*, nom donné à l'oiseau vulgairement appelé en français « roi des cailles » ? Nous ne pensons pas que ce mot ait rien à faire avec l'allemand et l'anglais *bitter*, « amer, cruel. ».
- 17° MAIRU, « cruel », nous fait l'effet de ne point être autre chose que le latin *Maurus*, l'esp. *Moro*, « maure, mauresque ». Pendant toute la durée du moyen âge, le Maure, c'était bien l'ennemi pour les Espagnols et les habitants des vallées pyrénéennes. La transformation du *u* médial en *i* constitue, sans doute, un phénomène assez anormal. Citons cependant *leiha*, *lehi*, « empressement, hâte » que l'on peut rapprocher du béarn. *leu* « prompt, rapide. »
- 18° OHOIN, « voleur », prob. d'origine néo-latine, bien que l'on puisse ne pas s'en apercevoir à première vue. Cf. esp. *fuina*, notre mot *fouine*, mais avec chute du *f* init. (voy. *azkar*) et redoubl. de la voyelle init. (voy. *mahax*, *ahal*). La comparaison d'un voleur avec un animal très rusé nous semble véritablement pittoresque.
- 19° OIHAN, « forêt », vraisemblablement à rapprocher du béarn. *hoelh* « feuille » auquel s'adjoint la finale locative *an*. Ce terme *oihan* signifie donc littéralement « dans la feuille. »
- 20° OIHU, « cri de détresse », de l'esp. *aullo*, « hurlement. »
- 21° OSIN, « eau profonde dont le cours est ralenti par une cavité de son lit », litt. « petite fosse », cf. béarn. *hosse* dont le diminutif régulier serait *hossine*. Pour la chute du *h* init. voy. *azkar*.

- 22° OZEN, « sonore » ; étym. assez obscure. Le sens propre de ce mot semble être « très susceptible d'être entendu », d'une racine que nous retrouvons dans le vieux provenç. *auzir* ou *audir*, « entendre ». On sait que le vieux provençal change assez volontiers en *z* le *d* latin, lorsqu'il se trouve entre deux voyelles. Quant à la désinence *en*, c'est sans aucun doute celle du superlatif.
- 23° OZPIN, « vinaigre », litt. « vin acide » ; cf. vieux prov. *aci*, « acide » et *bin* ; « vin », signalons ici la mut. du *a* init. en *o*, phénomène qui se produit assez rarement.
- 24° OZKORNOKI, « croupion », litt. « Pars cornu posterioris », de *euski*, « derrière, le postérieur » ; *korn*, « corne » pris prob. au vieux prov. *corn* et de la désinence partitive *ki*. Rappelons à ce propos, l'aventure d'un prélat qui voulant, un jour, prêcher en basque, langue qu'il ne parlait qu'imparfaitement, dit *euski* pour *eguzki*, « soleil. »
- 25° TAULEN, « carré de jardin », litt. « grande table » ; cf. béarn. *taule*, « table » muni de la désinence superlative *en*.
- 26° THASTARIKA, « en ébullition », litt. « par chatouillement ». Nous retrouvons ici la finale allative *ka* (voy. *Azkar*) précédée d'un substantif visiblement identique au terme *tastalique*, « chatouillement » du dialecte d'Osseu. On sait que le basque change volontiers le *l* en *r*, lorsqu'il se trouve entre deux voyelles ; ex. *ainguru*, « Ange ». — *aingira*, « anguille » ; — *soro*, « sol », etc., etc.
- 27° THINI, « sommité » ne paraît pas sans quelque affinité avec notre mot *tignasse*, qui lui-même se rattache, sans aucun doute, à la même racine que *teigne* ; cf. esp. *tiña*, « teigne » et béarn. *tinhe*, *tigne* (même sens). La teigne est, on le sait, une maladie du cuir chevelu.
- 28° TOKILABILASO, « trisaïeul ». Ce mot semble ironique ; cf. esp. *toquilla*, « petite toque », pris peut-être dans un sens analogue à celui de notre français *toquade*, et en même temps *toque*, « tact, inspiration divine ». Quant au mot *bil*, il signifie « amas, réunion ». La finale *so* est augmentative. C'est ainsi que l'on a *aitaso* pour

« grand-père, aïeul », de *aita*, « père »; — *amaso*, « grand'mère », de *ama*, « mère »; — *ixaso*, « mer », litt. « grande eau » ou « très écumeuse », de *itz*, *itch*, « écume, rosée ». Le trisaïeul pour les Basques, c'est donc celui qui a beaucoup de petites inspirations, et métaphoriquement « le vieux toqué ».

29° YAUN, « seigneur, maître ». Ce mot que Chaho regardait comme si mystérieux et qu'il rapprochait du mot biblique *Jao* ou *Javeh* nous fait l'effet de n'être autre chose que le vieux prov. et esp. *don*, du lat. *dominus*. En effet, le *au* basque représente incontestablement, au moins dans certains cas, le *o* roman; cf. basq. *bel-haun*, « genou », de l'esp. *pelon*, « pelé, tondu ». Ne disons-nous pas d'un chauve qu'il a le front comme un genou? — basq. *hauta*, « choix, choisir » et esp. *optar*, du lat. *optare*; — peut-être basq. *herautch*, « verrat » de l'esp. *feroz*; lat. *ferox*. Quant au *y* remplaçant un *d* primitif, nous pouvons citer *yeinhu* ou *deinhu*, adresse (peut-être du grec *δεινός* qui signifie à la fois *terrible* et *adroit*); — *anyereyer* ou *andereder*, « belette », litt. « jolie demoiselle », de *andere*, « puella, domina » et *eder*, « pulcher »; — *yanzari*, « toupie », prob. pour *danzari*, « la danseuse, la sauteuse ».

30° ZIZARI, « ver », litt. « ciseleur », à cause sans doute des dessins capricieux que forment les vermoulures; cf. vieux franç. *cisel*, — béarn. *ciseu*, — esp. *cizallas*, « cisailles ».

31° ABAZTORRA, « expulser, bannir », litt. « enlever du village ». *bas* ou *basa*, comme l'a remarqué M. Luchaire, possède parfois le sens de « village, hameau ». Ainsi l'expression *basaburu*, litt. « tête de village » s'applique aux groupes de maisons qui occupent la partie la plus élevée d'un hameau; *basabarhen*, litt. « dessous du village » s'applique par la même raison aux groupes qui occupent une situation opposée.

Cf. d'ailleurs, le béarnais *torre*, « enlever, ôter » et la préposition *ab* répondant parfois au latin *ex*, p. ex. dans la formule *Josep ab Arimathias*, « Joseph d'Arimathie ».



32° OKHER, « borgne » signifie litt. « œil malade, œil mauvais, œil opposé », prob. d'une abréviation du latin *oculus* et de la finale *er* qui paraît posséder un sens péjoratif ou oppositif; cf. *bimpher*, « envers ». litt. « frange opposée », cf. lat. et esp. *fimbria*, « frange »; — *ezkerra*, « la gauche », litt. « mauvaise main », par opposit. à *eskuina*, « la droite » pour *eskuona*, litt. « la bonne main ». C'est du basque sans doute que provient l'esp. *izquierda*, le béarn. *esquer*, « gauche, la gauche ». Cf. encore *esker*, « remerciement, grâce à rendre », litt. « demande opposée, contraire d'une demande », de *eska*, « demander, mendier ». Faut-il voir dans ce *er* final une contract. de *eri*, « malade », peut-être dérivé lui-même de l'esp. *ferito*, avec chute de la syllabe finale, phénomène qui se produit souvent en basque, et perte du *f* initial? Voy. *ohoin*.

H. DE CHARENCEY.

---

# NÉCROLOGIE

---

M. ERNEST RENAN

ET LA PHILOGIE INDO-EUROPÉENNE<sup>1</sup>.

---

Quand un savant d'esprit aussi étendu, de pensée aussi haute que M. Ernest Renan vient à disparaître, le meilleur moyen de se remémorer et de juger son œuvre, c'est de réunir le témoignage de tous ceux qui ont pu l'apprécier en connaissance de cause par quelque côté. Nous voulons, dans les pages qui suivent, apporter notre part à ce commun hommage, mais sans que le regret laissé par cette grande perte fasse tort aux droits de la critique. Ce n'est ni l'écrivain, ni l'historien, que nous nous proposons d'étudier, mais uniquement le linguiste; et nous voulons prendre dans ses écrits une portion qui est moins connue que le reste, celle qui a rapport aux langues indo-européennes.

Quoique les titres les plus éclatants de M. Renan, considéré comme linguiste, soient sur le domaine des idiomes sémitiques, il s'est occupé à plusieurs reprises, et avec sa largeur de vues habituelle, des questions concernant les langues aryennes. Il semble même qu'il y ait eu un moment dans sa vie où il ait presque regretté de ne s'être point tourné de ce côté: c'est le moment où, sorti du séminaire, il suivait, vers 1847, le cours d'Eugène Burnouf. Dans son

1. Extrait du *Journal des Savants*, janvier 1893.

livre sur l'*Avenir de la science*, publié il y a peu de temps, où nous trouvons l'expression de sa pensée aux environs de la vingt-cinquième année, on constate presque à toutes les pages la profonde impression qu'avait faite sur lui le grand indianiste. Il lui avait dédié son ouvrage : « Ce n'est point une pensée banale qui me porte à vous adresser cet essai. C'est devant vous que je l'ai médité.... Toutes les fois que mon idéal scientifique a semblé s'obscurcir, en pensant à vous, j'ai vu se dissiper tous les nuages, vous avez été la réponse à tous mes doutes. »

D'Eugène Burnouf son admiration s'était étendue au sanscrit : il l'appelle la plus belle des langues et des littératures du monde primitif. « Depuis le xv<sup>e</sup> siècle, les sciences n'ont pas fait de découverte comparable à celle qui nous a révélé dans l'Inde un monde intellectuel d'une richesse, d'une variété, d'une profondeur merveilleses, une autre Europe en un mot.... Parcourez nos idées les plus arrêtées en littérature comparée, en linguistique, en ethnographie, en critique, vous les verrez toutes empreintes et modifiées par cette grande et capitale découverte.... Pour moi, je trouve peu d'éléments de ma pensée dont les racines ne plongent en ce terrain sacré, et je prétends qu'aucune création philosophique n'a fourni autant de parties vivantes à la science moderne que cette patiente restitution d'un monde qu'on ne soupçonnait pas. »

Nous pouvons même trouver aujourd'hui qu'il y avait un peu d'excès dans cet enthousiasme : à cette époque, on ne se rendait pas encore un compte exact de la limite à laquelle s'arrête le contact de l'Inde avec l'Europe primitive. Ainsi le jeune Renan avait accueilli une conjecture du philologue allemand Holtzmann qui semble avoir parlé à son imagination. L'auteur mythique des Védas et du Mahâbhârata, le célèbre rishi Vyâsa, porte un nom qui, dans la langue ordinaire, et entendu comme nom commun, signifie « extension, récit détaillé ». A ce substantif, la langue oppose fréquemment le substantif *samāsa*, qui signifie « concentration, récit résumé ». *Samāsa*, dit Holtzmann, c'est un nom que nous connaissons bien : c'est le nom que porte le Vyâsa de la Grèce, Ὀμηρος. Ainsi l'Inde aurait



conservé le souvenir du rishi hellénique, ou plutôt la pensée indienne aurait d'avance défini les deux formes de narration qui peuvent être tour à tour employées par l'épopée<sup>1</sup>. Les progrès de la science ont fait évanouir ce rapprochement, comme plusieurs autres : mais on aime à en trouver la mention dans le premier livre de l'étudiant français, comme une preuve de l'éveil de son esprit sur ces grandes et attachantes questions.

Un autre ordre de recherches s'ouvrait en même temps devant ses regards.

Eugène Burnouf n'était pas seulement indianiste. Les problèmes de la linguistique avaient, à toutes les époques de sa vie, exercé sa sagacité. Deux de ses principaux ouvrages, l'*Essai sur le pâli* et le *Commentaire sur le Yaçna*, fournissent des modèles de la méthode comparative appliquée au déchiffrement des langues. Il avait encore témoigné son intérêt à cet ordre d'études par une série d'articles publiés dans le *Journal des Savants* sur la Grammaire comparée de Bopp, au moment où elle commençait de paraître. Rien de tout cela ne fut perdu pour le jeune auteur. En écoutant son maître, et en rapprochant dans sa mémoire les leçons d'hébreu et de syriaque qu'il avait reçues naguère au séminaire de Saint-Sulpice, il forme le projet de faire, selon la mesure de ses forces, pour les langues sémitiques, ce que M. Bopp avait fait pour les langues indo-européennes.

Mais, en voyant la variété, la souplesse, la fécondité de ces langues, il est frappé de la pauvreté, de l'immobilité, de la rigidité des idiomes sémitiques. Un Bédouin du xix<sup>e</sup> siècle, sur les objets de première nécessité, aurait pu s'entretenir avec un contemporain de Samuel ! Quelle différence avec le développement des langues aryennes, qui ont donné naissance à des idiomes aussi éloignés les uns des autres que les dialectes de l'Inde moderne et ceux de la Bretagne ! Non seulement les langues aryennes sont plus riches : elles

1. *Journal de Kuhn*. I, 483. Déjà dans l'*Etymologicum magnum* on trouve : ὄμηρος ἀπὸ ἁμα ἀζηρέναι. Cette étymologie est d'ailleurs contestable.

sont supérieures par les moyens d'expression dont elles disposent. « On peut dire que les langues aryennes comparées aux langues sémitiques sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, comparées à celles du réalisme et de la sensualité. Avec leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés, et grâce surtout à l'admirable secret de l'inversion, qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux, les langues aryennes nous transportent tout d'abord en plein idéalisme, et nous feraient envisager la création de la parole comme un fait essentiellement transcendantal. »

Il est impossible de mieux indiquer les raisons pour lesquelles la famille indo-européenne mérite d'être placée au premier rang. M. Renan insiste sur la facilité avec laquelle ces langues forment des mots abstraits. Elles sont les langues de l'idéalisme ; elles ne pouvaient apparaître que chez une race philosophique, et une race philosophique ne pouvait se développer sans elles.

Aussi la philologie aryenne n'a-t-elle point tardé à prendre des accroissements inattendus : « L'étude exclusive des langues sémitiques, dit M. Renan, ne pouvait enfanter de grands linguistes, pas plus que le spectacle de l'histoire de la Chine ne saurait inspirer de grands historiens... Quelle différence dans les résultats de la méthode comparative appliquée à deux familles de langues ! Trois ou quatre années suffirent pour dévoiler, au moyen de l'analyse des langues indo-européennes, les lois les plus profondes du langage. »

Il n'est pas douteux que ce nouveau rameau de la science s'est montré bien autrement fécond ; M. Renan en était déjà frappé il y a quarante ans. Combien la suite lui a de plus en plus donné raison ! Il suffit de songer à la somme de livres que produit annuellement aujourd'hui chaque division et subdivision de la linguistique aryenne. Les langues apparentées à l'hébreu, que M. Renan, en son style imagé, déclare être de nature métallique, ne pouvaient donner lieu à une pareille abondance de travaux. Grâce à cette circonstance que son observation s'était d'abord portée sur des idiomes d'espèce différente, il voit du premier coup ce

qui caractérise la famille indo-européenne, et il pose avec une sûreté remarquable les principes de la grammaire comparée et de la grammaire historique.

Nous allons le montrer en parcourant ce livre sur l'*Avenir de la Science*, si remarquable et si plein d'idées, et en rapprochant deux ouvrages du même auteur qui sont, à une année près, du même temps, l'*Histoire générale des langues sémitiques* et l'essai sur l'*Origine du langage*. Certains passages ont été transportés, presque sans changement, d'un de ces livres dans les deux autres.

Le principe fondamental est présenté en ces termes : « La vraie théorie des langues, c'est leur histoire ». Si l'on se reporte à l'époque où cette ligne fut écrite, on appréciera ce qu'elle contenait de neuf et de hardi. Il y a un demi-siècle, ceux qui s'occupaient des langues y apportaient surtout des vues de grammaire générale, à la façon du dix-huitième siècle, ou bien ils faisaient pivoter l'histoire sur une époque qu'ils considéraient comme classique, tout le reste étant ou préparation ou décadence.

M. Renan établit que le développement d'une langue forme une chaîne continue où rien ne doit être oublié ni dédaigné. « Étudier un idiome à un moment donné de son existence peut être utile s'il s'agit d'un idiome qu'on apprend uniquement pour le parler ou en interpréter les monuments; mais s'arrêter là est aussi peu profitable pour la philologie comparée qu'il le serait pour la science des corps organisés de connaître ce qu'ils sont au moment de leur pleine maturité, sans rechercher les lois de leur développement. »

Cependant, du premier coup, il reconnaît qu'il y a une limite que l'observation scientifique ne peut dépasser. Il faut tâcher de remonter aussi haut qu'il est possible; mais on ignorera toujours les commencements. Ces commencements sont ce qu'on est convenu d'appeler les racines. » Les racines sont en philologie ce que les corps simples sont en chimie. Sans doute il est permis de croire que cette simplicité n'est qu'apparente et nous cache une composition ultérieure; mais c'est là une recherche qui est comme interdite à la science, parce que l'objet qu'il s'agit d'analyser ne laisse aucune prise à nos moyens d'attaque. Les racines des lan-



gues se montrent à nous, non pas comme des unités absolues, mais comme des faits constitués, au delà desquels il n'est pas permis de remonter. »

Si l'on se rappelle toutes les tentatives qui ont été faites depuis pour entamer ces corps simples, et le peu de succès qu'elles ont eu, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien la pensée de M. Renan, parfois si hardie et plongeant si loin dans le passé, était sage quand elle s'exerçait sur le terrain philologique.

Sur l'état primitif des langues, nous trouvons des aperçus qui devraient encore aujourd'hui être médités. On a tort, dit en substance M. Renan, de se figurer la langue mère comme ayant les traits aussi arrêtés et les formes aussi nettement déterminées qu'on les voit dans chacune de ses filles. Ce qu'il y avait au commencement, c'est l'exubérance des formes, l'indétermination, l'extrême variété, la liberté sans contrôle. Au lieu de placer avant les dialectes une langue unique et compacte, il faut dire au contraire que cette unité et cette régularité sont l'œuvre du temps. Il y a donc une part d'illusion à vouloir reconstituer en ses derniers linéaments l'appareil grammatical de la langue mère, qu'il s'agisse des idiomes sémitiques ou des idiomes indo-européens. Ces conseils, je le répète, auraient encore leur valeur, et ils mériteraient d'être pris en considération par les philologues qui dépensent leur travail et leur faculté de combinaison à décrire la phonétique et la grammaire d'un idiome dont rien ne nous est parvenu, et qui, par sa nature, se dérobe à cette analyse.

A l'origine, poursuit notre écrivain, il y avait autant de dialectes que de familles, de confréries, je dirais presque d'individus. Loin de placer l'unité à la naissance des langues, il faut envisager cette unité comme le résultat lent et tardif d'une civilisation avancée. La civilisation peut seule étendre les langues par grandes masses ; il n'a été donné qu'aux sociétés modernes de faire régner un idiome sans dialectes sur tout un pays, et encore les langues arrivées ainsi à l'universalité sont-elles presque toujours des langues purement littéraires, comme la *lingua toscana*, commune à tous les hommes instruits de l'Italie.

Sur la relation pouvant être cherchée entre la famille indo-européenne et la famille sémitique, M. Renan a exprimé dès le premier jour une opinion très nette, dont il n'a jamais dévié, et qu'il a maintenue envers et contre tous avec une singulière fermeté. Cette opinion, c'est qu'il est impossible d'établir scientifiquement aucun lien de parenté entre ces deux familles de langues. Il parle avec un certain dédain des travaux de Klaproth, de Lepsius, de Fürst, de Delitzsch, qui avaient pour objet de découvrir quelques analogies de ce genre, et toutes les entreprises de même sorte lui ont toujours inspiré une aversion décidée. « Le principe de l'ancienne école, que toutes les langues sont des dialectes d'une seule, doit être abandonné à jamais. » Ce n'est pas qu'il abandonne l'idée de l'unité du genre humain. « En un sens, l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable.... Mais faire cette unité intellectuelle et morale synonyme d'une unité matérielle de race, c'est rapetisser un grand principe aux minces proportions d'un fait d'intérêt secondaire, sur lequel la science ne dira peut-être jamais rien de certain. »

Il ne voulait même pas qu'on parlât d'une race indo-européenne et d'une race sémitique : ce serait transporter les catégories et les divisions d'une science dans une autre, pour laquelle elles peuvent ne pas convenir. Il n'y a pas de race indo-européenne ; il n'y a que des langues indo-européennes. L'histoire prouve qu'un peuple peut renoncer à sa langue et adopter celle d'un autre peuple : si l'on s'en rapportait uniquement au critérium linguistique, il faudrait dire que la France et l'Espagne sont habitées par les descendants d'une petite tribu des bords du Tibre. L'ethnologie n'a jamais pu découvrir entre les Sémites et les Ariens des différences qui autorisent l'hypothèse d'une diversité de race. Certaines ressemblances vagues dans le plan général des deux familles de langues permettent même de croire (c'est toujours M. Renan qui parle) qu'elles se sont formées à petite distance les unes des autres, peut-être sur les deux versants d'une même chaîne de montagnes, sur ce fameux plateau de Pamir, à l'endroit où la chaîne des monts Belourtag se réunit à l'Himalàya.

Jusqu'à présent nous avons constaté la précision et la prudence du savant. Ici, il faut l'avouer, l'imagination, aidée par des souvenirs bibliques, commence à se mêler à son exposition. Pris d'un enthousiasme subit, l'auteur propose qu'une mission soit un jour envoyée dans cette région mystérieuse, qui cache peut-être à la science de si précieuses révélations. « Saluons ces sommets sacrés où les grandes races qui portaient dans leur sein l'avenir de l'humanité contemplèrent pour la première fois l'infini, et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde, la morale et la raison ! » Il se représente alors ces austères patriarches qui, « au milieu de leur famille chaste et soumise, fondaient pour l'avenir, et créaient les mots éternels qui, avec bien des changements de nuances, devaient devenir *honneur, bonté, vertu, devoir*. »

Outre qu'on se demande ce que la mission, une fois arrivée au but qui lui est assigné, pourrait bien constater, ne doit-on point croire que M. Renan, dans ce passage comme dans plusieurs autres de ses écrits, est trop porté à faire honneur aux ancêtres des conquêtes intellectuelles et morales obtenues par le persévérant travail, par le lent et constant progrès des descendants ? Ne nous laissons point induire en erreur par des étymologies, alors même qu'elles sont vraies et fondées. Ces grands et beaux noms remontent en effet à une antiquité reculée, mais il faut bien dire qu'en ces temps lointains *l'honneur* c'était *la charge, la vertu* c'était *la force, le devoir* c'était *la dette*. Par une illusion qui s'est produite chez plus d'un généreux esprit, et qui est commune à toute une école, M. Renan projette ici dans le passé des images appartenant à un temps beaucoup plus moderne. Les philosophes grecs, les jurisconsultes romains auraient bien le droit de réclamer ici leur part, trop exclusivement attribuée aux Aryas, leurs ancêtres.

Cette admiration presque religieuse pour le passé va se retrouver dans les idées émises par le jeune écrivain sur l'origine du langage. Sur cette grave question, qui a tant occupé philosophes et philologues, il va apporter des idées qui ont beaucoup frappé les esprits il y a quarante ans par leur nouveauté, au moins leur nouveauté apparente, et dont



il a tiré ensuite des conséquences dépassant de beaucoup le champ de la linguistique. Il faut bien le répéter : autant chez lui l'observateur est exact et prudent, autant le penseur est prompt à se donner carrière. Il fallait, pour fixer son esprit, quelque objet bien défini se prêtant à une étude immédiate. Sur l'origine du langage, les vues de M. Renan ne sont pas toujours faciles à suivre : on y peut même découvrir des variations. Mais à travers ses fluctuations, la pensée est toujours grande.

Elle se résume en cette phrase : « Les langues sont le produit immédiat de la conscience humaine ». L'idée que M. Renan paraît vouloir écarter à tout prix, c'est la création lente et graduelle du langage, l'invention par tâtonnement, par approximations successives. Il répugne à l'image d'une humanité développant par degrés son intelligence, conquérant un à un ses titres d'honneur. En ceci, il est en opposition directe avec le dix-huitième siècle, avec la philosophie de Condillac, de Maupertuis, de Condorcet, de Volney. Il est l'élève de la philosophie allemande du commencement du siècle, qui s'était précisément proposé comme tâche de contredire et de réfuter l'école de Condillac. Il s'était nourri des écrits de Frédéric Schlegel, de Guillaume de Humboldt, lesquels avaient eux-mêmes recueilli l'héritage et reçu l'impulsion de Herder. Dans ses *Souvenirs de jeunesse* il raconte comment, au sortir du séminaire, lisant pour la première fois Herder, il fut frappé de la hauteur des pensées, de la majesté du style : il croyait entrer dans un temple. Ses explications sur l'origine du langage sont le développement des idées de Herder, mais réduites en système et présentées avec un luxe d'affirmations qu'on ne trouve pas au même degré chez le philosophe allemand.

« Si on accorde à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole?..... L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant. Inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté..... Tout est l'œuvre des forces internes de la nature humaine, agissant sans conscience et comme sous l'impression vivante de la Divinité..... Les

langues sont sorties toutes faites du moule même de l'esprit humain, comme Minerve du cerveau de Jupiter. »

A ceux qui objecteraient que le langage est un édifice bien compliqué pour avoir été créé du premier coup, il répond que l'homme primitif pouvait construire sans travail les œuvres les plus savantes, car les mots *facile* et *difficile* n'ont pas de sens appliqués au spontané. A la réflexion tout devient impossible ; le génie suffit à peine aujourd'hui pour analyser ce que l'esprit de l'enfant crée de toutes pièces et sans y songer.

Nous trouvons ici cette catégorie du spontané qui joue un si grand rôle dans les premiers écrits de M. Renan et qui lui servait de réponse à toutes les objections. Le nom de la divinité, qui est ici synonyme de la nature, vient se mêler à ces explications. « Le véritable auteur des œuvres spontanées de la conscience, c'est la nature humaine, ou, si l'on aime mieux, la cause supérieure de la nature. A cette limite, il devient indifférent d'attribuer la causalité à Dieu ou à l'homme. Le spontané est à la fois divin et humain.... Partout c'est le Dieu caché, la force infinie, qui, agissant en l'absence ou durant le sommeil de l'âme individuelle, produit ces merveilleux résultats, et défie la science de comprendre ce que la nature a produit sans effort. »

Ce n'est pas un langage rudimentaire, un vocabulaire incomplet, une grammaire en voie de formation qu'il faut placer au berceau de l'humanité.... « Mieux vaut supposer à l'origine les procédés les plus compliqués que de faire naître le langage par pièces et par morceaux, et de supposer qu'un seul moment il ne représenta pas, dans son harmonie, l'ensemble des facultés humaines.... La grammaire de chaque race fut formée d'un seul coup ; la borne posée par l'effort spontané du génie primitif n'a guère été dépassée... Les langues sortent complètes de l'esprit humain agissant spontanément. Semblable aux êtres vivants, le langage fut, dès son origine, en possession de ses parties essentielles. S'il est absurde de supposer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre où régna l'usage de la parole, il ne l'est pas moins de supposer le langage d'abord ne possédant que des radicaux purs, puis arrivant par degrés à la

conquête de la grammaire. Il est aussi ridicule de supposer le langage arrivant péniblement à compléter ses parties que de supposer l'esprit humain cherchant ses facultés les unes après les autres... Rien ne se crée, rien ne s'ajoute : telle est la loi commune des êtres soumis aux conditions de la vie. »

Si l'on demande comment il faut se représenter une création aussi extraordinaire, il répond qu'évidemment chez les ancêtres de l'espèce humaine on doit admettre un sentiment spécial de la nature, qui leur faisait apercevoir, avec une délicatesse dont nous n'avons plus d'idée, les qualités qui devaient fournir l'appellation des choses. La faculté des signes, qui n'est qu'une sagacité extraordinaire à saisir les rapports, était en eux plus exercée ; ils voyaient mille choses à la fois. La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes ces voix du dehors et les rendait en paroles.

C'est aux premiers jours du monde que M. Renan reportait ces grandes intuitions : « Quand l'homme apparut sur ce sol encore créateur, sans être allaité par une femme ni caressé par une mère, sans les leçons d'un père, sans aïeux ni patrie, songe-t-on aux faits étranges qui durent se passer dans son intelligence, à la vue de cette nature féconde, dont il commençait à se séparer ? Il dut y avoir dans ce premier éveil de l'activité humaine une énergie, une spontanéité dont rien ne saurait maintenant nous donner une idée... »

Cependant, quelques années plus tard, le progrès des sciences naturelles, une vue plus nette de l'antiquité de l'homme sur la terre lui firent modifier quelque peu cette conception. Au lieu de placer l'origine de nos langues au berceau du genre humain, il la fit descendre de beaucoup de siècles, jusqu'à la formation des différentes races. Mais il maintint l'idée d'un langage créé d'instinct et par un effort immédiat de l'intelligence. « Quelques jours, quelques heures furent alors décisives. Une intuition primitive révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre, une fois pour toutes, avec



sa pensée. » Des sages, des initiateurs, des prophètes furent ceux à qui l'humanité doit ce soudain éveil de la conscience. Il ajoute : « Je persiste, après dix ans de nouvelles études, à envisager le langage comme formé d'un seul coup, et comme sorti instantanément du génie de chaque race. »

On ne peut s'empêcher de se demander comment cette conviction pouvait se concilier avec son intention de faire, pour les langues sémitiques, ce que Bopp avait fait pour les langues indo-européennes : car l'idée mère de Bopp est, au contraire, de montrer la formation graduelle et le lent développement du langage. « Des recherches approfondies, poursuit M. Renan, ont obligé les linguistes à renoncer aux tentatives par lesquelles l'ancienne philologie cherchait à dériver l'une de l'autre les parties du discours. Toutes ces parties sont primitives... » Nous devons ici faire certaines réserves au nom de la philologie indo-européenne. S'il est vrai qu'elle ne peut pas pousser ses recherches assez loin pour arriver jusqu'à une époque où le nom ne se distinguait pas du verbe, elle a réussi, en revanche, à montrer clairement comment se sont différenciées certaines parties du discours plus récentes. On est donc bien certain que l'appareil grammatical de ces langues n'est pas tout entier du même temps.

Il ne faudrait pas croire que, dans la tête féconde de M. Renan, cette conception de l'origine du langage ait été une idée entre beaucoup d'autres, sans lien avec le reste de ses travaux, sans influence sur sa manière de comprendre l'histoire de l'humanité. Non : elle a été pour lui, au moins durant la première moitié de sa vie, d'une importance considérable, et elle a contribué à lui suggérer quelques-unes de ses affirmations les plus célèbres. Ces affirmations ont ensuite dépassé l'enceinte paisible où se traitent les questions philologiques ; elles sont sorties des livres pour se répandre dans le monde, où elles ont eu une singulière fortune.

On se rappelle la théorie de M. Renan sur le monothéisme sémitique. Cette théorie, à y regarder de près, n'est pas autre chose qu'une extension ou une transposition sur un

autre terrain de sa théorie sur l'origine du langage. Il a simplement dit des religions ce qu'il avait d'abord dit des langues : les religions aussi ont été créées par une intuition soudaine de la race, et il est aussi impossible d'en expliquer la formation première qu'il est impossible d'expliquer la formation des idiomes. « J'admets, dit M. Renan, que depuis une antiquité qui dépasse tout souvenir, le peuple hébreu posséda les instincts essentiels qui constituent le monothéisme... Le point de vue sémitique n'est pas le fruit d'une constitution intellectuelle supérieure : elle est le fruit d'une constitution *sui generis*, qui avait ses avantages et ses inconvénients... La race sémitique, comme la race aryenne, eut en partage, dès les premiers jours de son existence, avec un certain type de langage, un certain type de religion... Loin que le monothéisme sémitique m'apparaisse comme une conséquence du progrès de la réflexion, je suis bien plutôt porté à l'envisager comme le résultat d'une intuition primitive, analogue à celle qui présida pour chaque race à la création du langage. En fait de religion et en fait de langue, rien ne s'invente ; tout est le fruit d'un parti pris à l'origine, une fois pour toutes<sup>1</sup>. »

De la religion le système s'est ensuite étendu à la littérature : aux Aryens appartiennent l'épopée, les grands récits, la légende, le théâtre ; aux Sémites, l'éloquence enflammée des prophètes, la poésie personnelle du psaume ou de la kasida. Le droit et l'histoire politique elle-même ont été enveloppés dans cette vaste antithèse. Les formules juridiques des Latins, les coutumes slaves, celtiques, germaniques sont la preuve d'un don inhérent à la race indo-européenne. Elle a créé la cité et la patrie, au lieu que la vie nomade et le pouvoir absolu du père de famille ou du sheik sont l'apanage naturel de la race sémitique. Pour construire ces hypothèses, qui ont tant frappé les esprits et

1. On a cru trouver dans un passage de Lassen (*Indische Alterthumskunde*) l'idée première du système développé par M. Renan. Mais il n'a eu qu'à tirer les conséquences de ses propres idées : il est aisé de suivre, dans ses écrits, le progrès d'une conception qui était en rapport intime avec toute sa manière de penser et de sentir.

soulevé tant de discussions il y a trente ans, M. Renan n'a eu qu'à généraliser ce qu'il avait pensé et dit d'abord du langage. On sait comment ces idées, une fois lancées dans la circulation, se sont peu à peu répandues dans la littérature courante, et comment elles ont été saisies au passage pour défrayer des polémiques qui n'ont plus qu'un rapport lointain avec leur point de départ.

Comme nous n'avons à apprécier ici que l'idée mère du système, c'est-à-dire la question de l'origine du langage, nous dirons en peu de mots qu'imaginer au commencement des races, soit chez le peuple tout entier, soit chez quelques individus privilégiés, des aptitudes différentes de celles que l'homme possède aujourd'hui, aptitudes si supérieures aux nôtres que nous sommes incapables de nous en faire aucune représentation un peu claire, c'est s'engager dans des hypothèses qui ont le tort de ne pouvoir être ni démontrées, ni réfutées. Il est plus conforme à une saine méthode de croire que les faits qui se passent sous nos yeux sont les analogues de ceux qui se sont passés à l'origine des langues ; si ces faits suffisent pour en expliquer la formation, on aurait tort de recourir à des suppositions contestables. C'est sur la donnée d'un développement continu et nullement mystérieux que travaille aujourd'hui la linguistique et qu'elle a réalisé les progrès de ces cinquante dernières années.

Avant de finir, nous voulons laisser ces obscurs problèmes pour revenir à la philologie des temps historiques, afin de montrer encore, par un ou deux passages, combien le jugement de l'auteur, quand il raisonne sur les réalités, redevient sûr et pénétrant.

La phonétique, c'est-à-dire la description des sons d'une langue, est la partie à laquelle les linguistes s'attachent aujourd'hui de préférence : quelques-uns, remontant jusqu'aux causes physiologiques, montrent dans le fonctionnement des organes l'origine de la transformation des mots. C'est ce que M. Renan avait déjà indiqué en termes généraux, mais singulièrement expressifs : « S'il est des langues moins résistantes que d'autres, plus friables et plus promptes à tomber en poussière, à quoi l'attribuer, sinon à

l'organe du peuple, qui ne sait pas les maintenir ou qui agit sur elles à la manière d'un corrosif? Que l'on compare la fermeté du gothique, où aucune désinence n'est tombée, et qui nous représente une langue parfaitement jeune et intacte, à la déliquescence de la langue anglaise, usée comme un édifice en pierre ponce, à demi rongée par des organes défectueux!... Si les peuples occidentaux avaient eu la prononciation aussi correcte que la race arabe, on parlerait encore aujourd'hui en France, en Italie, en Espagne, la basse latinité. »

Il va même jusqu'à montrer la connexion intime existant entre les organes de la parole et ceux de l'ouïe, car il est certain que les deux ordres de faits marchent d'un même pas : « C'est l'organe de l'ouïe, bien plus que celui de la voix, qui règle ces sortes de dégradations : quand l'Anglo-Saxon écrivait *pedigree* pour *piéd de grue*, c'était l'oreille qui rendait un faux témoignage sur la nature du son<sup>1</sup>. »

Sur le rapport du latin avec les langues romanes, il donne les observations les plus justes : « La création et l'extinction des idiomes ne se fait pas à un moment précis ni par un acte unique, mais par d'insensibles changements, au milieu desquels le point de transition est insaisissable... Qu'après toutes ses transformations on dise que la langue est différente ou qu'elle est la même, ce n'est là qu'une question de mots, dépendant de la manière plus ou moins étroite dont on entend l'identité. »

Citons enfin ce dernier passage où M. Renan montre pour les peuples de race latine la nécessité de toujours savoir le latin, et où il explique que chaque nation moderne a sa langue savante, qu'elle ne pourrait ignorer sans dommage : « Les langues dérivées, n'ayant pas l'avantage de posséder leurs racines en elles-mêmes, n'ont d'autre répertoire de mots que les langues anciennes. C'est là qu'au xvi<sup>e</sup> siècle le français alla puiser une foule de vocables inconnus au moyen

1. Le moyen âge, au lieu de comparer le tableau généalogique d'une famille à un arbre, avait eu l'idée originale d'une patte d'oiseau, dont la tige et les doigts fournissent une métaphore non moins picturale qu'un tronc se divisant en branches.



âge ; c'est là encore qu'il s'adresse de nos jours, lorsqu'il profite de la faculté de s'enrichir qui lui a été si étroitement mesurée... Lors même que la langue moderne s'élève à la dignité de langue littéraire, la langue ancienne n'en conserve pas moins un caractère spécial de noblesse. Elle subsiste comme un monument nécessaire à la vie intellectuelle du peuple qui l'a dépassée, comme une forme antique dans laquelle la pensée moderne devra venir se mouler, au moins pour le travail de son éducation... L'existence des langues classiques est une loi universelle dans l'histoire des littératures, et le choix de ces langues, de même qu'il n'a rien de nécessaire pour tous les peuples, n'a rien d'arbitraire pour chacun d'eux. »

Ces extraits, dont plusieurs sont empruntés au premier ouvrage de M. Renan, montrent assez de quelle façon il prenait, dès le premier jour, les questions de linguistique. On peut dire que nous avons là proprement la marque de son esprit : tout ce qu'il touchait, il l'élevait jusqu'à lui et le mettait en pleine lumière. Les philologues qui s'occupent des langues indo-européennes auraient tort de ne pas le consulter, comme étant resté étranger à leurs recherches : ils trouveront chez lui mainte idée générale, quantité de conseils et d'aperçus, dont plusieurs sont encore aujourd'hui d'un entier à-propos. Toutes les fois que leur pensée courra risque de se resserrer dans les questions de détail, ils feront bien de retourner pour quelques instants à ces livres sur l'Avenir de la science, sur l'Origine du langage, sur les langues sémitiques ; ainsi que l'a dit Benfey des travaux de Guillaume de Humboldt, les écrits d'Ernest Renan sont pour le linguiste des ouvrages où l'esprit se retrempe, s'élève, en quelque sorte des livres d'édification.

MICHEL BRÉAL.

---

CHARLES BAISSAC<sup>1</sup>.

---

Charles Baissac naquit à Port-Louis le vendredi 13 septembre 1831, à l'étage d'une maison de la Chaussée occupée alors par une pharmacie, convertie depuis en un riche magasin de nouveautés. Quand il vint au monde, la maison retentissait déjà du rire argentin d'une petite fille de deux ans. Cette sœur fut la compagne de ses jeux et de ses premières études. Les deux enfants se prirent l'un pour l'autre d'une tendre amitié que rien n'altéra jamais ; le poète avouait que c'est à cette affection fraternelle qu'il a dû, dans les moments difficiles, de ne pas désespérer et de reprendre courage.

La venue de ce fils combla de joie le pharmacien. Ses vœux allaient donc pouvoir se réaliser ! Son ambition était de faire de son fils un médecin, son orgueil serait d'exécuter un jour lui-même les ordonnances de son cher docteur. L'intelligence de l'enfant qui grandissait justifiait ces espérances. Ce fut à la maison même que C. Baissac reçut ses premières leçons. Quand il fut en âge d'aller à l'école, on le plaça avec sa sœur dans le pensionnat des dames Canonville, réputé alors, et où filles et garçons recevaient l'instruction en commun. On dit que les impressions de l'enfance ne s'effacent jamais et résistent au torrent des années. N'est-ce pas à cette première éducation féminine que C. Baissac avait emprunté la douceur de son caractère et cette urbanité qui rendait son commerce si agréable ? L'élève apprenait avec une étonnante facilité tout ce qu'on voulait lui enseigner.

Un professeur du pensionnat, frappé de l'intelligence de cet enfant studieux qui lisait l'histoire de France à l'âge où

1. Nous empruntons cette notice sur notre regretté confrère à une revue publiée à Port-Louis,

nous barbotons à la suite d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre, et présageant ses succès futurs, proposa à son père de le conduire en France et d'y surveiller son éducation. Ce projet fut ajourné — l'enfant était encore si jeune ! Il continua à suivre les classes du pensionnat, marquant sa prédilection pour la grammaire et la lecture. Peut-être entrevoyait-il déjà combien il serait un jour récompensé de sa filiale affection pour cette langue française qui fut la passion de sa vie. Il faut remarquer aussi qu'à cette époque, Maurice ne comptait pas encore trente années de conquête. Dans l'île entière on respirait une atmosphère française, sorte de protestation contre le triomphe de la diplomatie. La langue, les mœurs, les idées, la famille étaient françaises. L'imagination de l'enfant, vivant dans un milieu pareil, s'imprégnait de ces saveurs qui lui paraissaient d'autant plus désirables qu'elles étaient réprouvées, et le spectacle des regrets qui se manifestaient autour de lui était bien fait pour créer un lien de plus entre lui et la patrie perdue. On a vu combien il aimait la France qui, dans son cœur, était inséparable de son île adorée. Qui sait, si dans cette âme d'enfant intelligent et sensible, ne se dressait pas comme un devoir d'honneur la pensée de rendre hommage à la patrie en apprenant sa langue plus et mieux que les autres ?

Quand il eut atteint sa onzième année le père se décida à l'expédier en Europe ; il prit passage sur le trois-mâts *L'Avenir*, un nom de bon augure. Le collège de Lorient fut la première étape du futur médecin. Il a rendu compte, quelque part, dans un récit humoristique, de son séjour au pays breton. A Lorient, il se lia d'amitié avec le fils du maire de Gisors, amitié précieuse et qui fut pour lui le salut dans un des moments les plus critiques de son existence.

Les deux jeunes gens partirent ensemble pour Paris, et C. Baissac fut placé au collège Henri IV où il feuilleta Homère et Virgile sur les mêmes bancs que Sardou, Loredan Larchey, le bibliophile distingué, De Mahy, le député de la Réunion, Léon Cléry, l'un des plus brillants, sinon le plus brillant avocat du barreau de Paris. Ces trois derniers sont restés jusqu'au dernier jour ses amis, et nous nous souvenons de la lettre affectueuse de M. de Mahy lui annonçant

sa visite pour l'année prochaine. A Paris, C. Baissac apporta la même ardeur au travail qu'à Maurice et à Lorient, et les mêmes aptitudes. A dix-sept ans il avait terminé ses études et se préparait à prendre ses premiers degrés avant d'embrasser la carrière qu'avait choisie son père. Ses examens subis, il suivit la clinique d'un professeur distingué, bien décidé à dompter la vocation pour complaire au désir paternel. Mais une opération pratiquée sous ses yeux réveilla ses répugnances contre les pratiques de la chirurgie et C. Baissac s'arrêta à la porte de l'amphithéâtre sans jamais y pénétrer.

Alors il songea qu'il avait dit à l'âge de neuf ans : « Je serai professeur comme mon grand-père. » Il s'agissait de tenir parole et il prépara sa licence, en vue de l'École normale. La vie d'étudiant, qui ne produit pas toujours des bohèmes et qu'on croit toujours dissipée, est sujette quelquefois à de dures épreuves. C. Baissac faillit en faire la cruelle expérience. Une traite impayée, par suite de la faillite de la maison sur laquelle elle était tirée, le jeta sans ressources sur le pavé de Paris. Le professeur d'autrefois ne put ou ne voulut rien faire ; le maire de Gisors, prévenu de l'événement, fit les frais de son entretien jusqu'à l'arrivée de la traite de retour. Ce fut une affaire de six mois, car à l'époque les voyages de France à Maurice ne se faisaient pas en vingt jours.

Cette expérience ne fut pas inutile : le même embarras pouvait se reproduire et l'on n'aurait pas toujours le maire de Gisors pour aider à en sortir. Il collabora à quelques journaux où il était chargé de la chronique littéraire. Cette collaboration lui rapporta toujours plus d'honneur que d'argent, mais elle avait l'avantage de le mettre en rapport avec des écrivains dont il espérait se faire des amis plus tard.

C'est à peu près vers cette époque qu'il faut faire remonter un succès littéraire qui mit son nom en vedette. Nous voulons parler de l'apparition du poème de *Patria* qui fut couronné aux jeux Floraux de Toulouse. Ce succès lui valut, entre autres félicitations, celles d'Alex. Dumas père qui chercha à l'enrôler dans la rédaction du *Mousquetaire* qu'il



fondait alors et dans lequel il donna une large hospitalité à *Patria*. Préoccupé de ses études, C. Baissac déclina cette offre. Il avait un but à atteindre et il voulait l'atteindre. Les événements en décidèrent autrement. Des raisons de famille le rappelèrent à Maurice où il arriva en 1854, à la fin d'une épidémie de choléra meurtrière. Aussitôt arrivé, Charles Baissac demanda au travail l'indépendance de son existence et se fit professeur. Son enseignement fut recherché. Ce fut une des périodes les plus brillantes de sa vie. Appelé à la ville, à la campagne, tous les salons lui étaient ouverts et il s'y présentait avec la réputation d'un causeur séduisant et le talent fort apprécié d'un chanteur.

Après quelques années de professorat, il s'allia à l'une des plus anciennes familles du pays. Son mariage lui assurait des loisirs dont il profita pour faire paraître quelques productions qui furent lues avidement. Il collabora à plusieurs journaux, réservant pourtant ses préférences au *Journal de l'Ancienne Ile-de-France*, dans lequel il fit imprimer d'étincelantes causeries. Ses critiques théâtrales publiées dans le *Commercial*, alors sous la direction de M. Channel, sont restées des modèles d'originalité et de fine observation.

Sur les entrefaites, des revers de fortune le forcèrent de retourner à Port-Louis. Le bruit qui se faisait autour de son nom attira sur lui l'attention, et quand la place de professeur de rhétorique devint vacante au Collège Royal par la mort de M. Doyen, en 1870, C. Baissac fut le successeur désigné par l'opinion publique au choix du Recteur. M. Bruce eut la main heureuse en le choisissant. Il donna à l'enseignement du français au Collège une impulsion nouvelle et forma de brillants élèves. Il fut successivement recteur par intérim, examinateur du Gouvernement, et fut toujours consulté comme une autorité dans toutes les questions où la langue française était en jeu. Malgré les services rendus, C. Baissac fut négligé dans ces derniers temps, et les promotions auxquelles son talent lui donnait droit ne lui furent jamais accordées. Toujours le péché d'origine !

Sa position de professeur, en rendant à sa vie le calme et la tranquillité, lui permit de donner plus de temps à ses

productions littéraires. Ce fut pendant ces vingt dernières années qu'il fit paraître tour à tour un volume de nouvelles, ses études sur le patois créole et le Folk Lore, ou recueil de légendes, fabliaux et chansons créoles. Quelques-unes des nouvelles qu'il a composées depuis ont été reproduites par le *Voltaire*, le *Petit Journal* et la *Revue de Paris*, publication illustrée où il s'est trouvé en compagnie de Sarcey, Jules Simon, Sardou et autres notoriétés parisiennes. Ses travaux littéraires lui valurent des récompenses honorifiques qui le consolèrent des injustices qu'il subissait dans son pays. Ses livres arrivèrent jusqu'à l'Académie, et ses travaux philologiques furent assez remarqués pour lui mériter les palmes académiques. La croix de la Légion d'honneur suivit de près cette première distinction : ce fut sur son lit de douleur que lui arriva le brevet d'officier de l'Instruction publique. Ces récompenses le flattaient surtout parce qu'elles venaient de la France.

Le rôle de C. Baissac comme professeur a été complet. Il défendait la langue qu'il était chargé d'enseigner et qu'il savait tolérée avec peine, et entretenait le feu sacré dans quelques âmes mauriciennes qui n'étaient pas complètement absorbées par l'agriculture, le commerce et la mécanique. Il se disait qu'en pays Mauricien, la langue de nos pères ne devait pas périr et il mettait tout son talent à la faire aimer. Quand tant d'efforts n'auraient servi qu'à la maintenir au rang qui lui est dû, ne serait-ce pas un important service que le professeur aurait rendu à l'enseignement dans son pays ?

Le talent de C. Baissac a été diversement jugé, mais jamais contesté. Il n'a touché qu'au côté anecdotique de l'histoire de Maurice, et en intitulant son livre : *Récits créoles*, il se croyait justifié. Il y a toujours d'ailleurs, dans ses nouvelles, un détail intime, une habitude, un coin de paysage qui n'appartiennent pas à d'autres cieux.

Quelques-uns lui reprochent de n'être pas naturel. Entendons-nous : si par là on comprend que sa phrase sortait toujours de son cerveau irréprochablement habillée, et qu'il avait horreur du négligé, nous sommes d'accord. Ce n'est pas pour ses défauts, mais bien pour ses perfections qu'on

admire une statue. Qu'on n'oublie pas que C. Baissac était un styliste. La légère contention qu'impose à l'esprit la lecture de tout bon auteur est peut-être pour quelque chose dans ce reproche. On convient sans peine que son style est clair, précis, approprié, que sa phrase est heureuse, que le trait y abonde, qu'il cache sous sa bonhomie une fine malice, qu'il manie légèrement sa flèche et la fait porter où il veut. — Eh ! mais, voilà des qualités qui lui font bien pardonner de ne pas aimer le déshabillé.

Comme poète, si nous mettons à part son poème de *Patria* qui est remarquable et a été remarqué, où vibre une patriotique émotion, et quelques-unes de ses pièces détachées d'une exquise sensibilité, C. Baissac serait moins justifiable du péché dont on l'accuse. Ses lettres si fines trahissent évidemment la recherche. Mais l'excuse de ce genre est qu'il ne sert généralement qu'à un excellent marivaudage, où l'esprit a toujours plus de part que le cœur. Mais quel langage !

Son Folk Lore est un souvenir précieux qu'il lègue à ses compatriotes. Il a fixé définitivement ce langage créole si naïf et si imagé que nous entendons chaque jour autour de nous. Avec patience il a recueilli une à une les légendes, contes, *zistoirs* que nos nénénes nous contaient en nous berçant, il leur a donné toute leur saveur en les agrémentant de son esprit.

Charles Baissac avait encore d'autres travaux en préparation quand la mort le surprit. Mais peut-on dire qu'elle l'ait surpris ? Deux malheurs presque successifs, la perte de son fils et celle de sa femme, l'avaient mortellement atteint. La vieillesse le chagrinait, il s'effrayait de l'avenir de ses enfants qu'il adorait et en qui revit une bonne part de l'esprit paternel. — Mais ses fils étaient encore des enfants pour lesquels il nourrissait l'espoir d'aller en France au terme de sa retraite. Le cyclone du 29 avril, si terrible sous tous les rapports, est venu lui porter un coup funeste. En une heure il a vu s'écrouler tous ses projets, ses livres dispersés à tous les vents et des travaux déjà commencés, *Adultérations de la langue française à Maurice*, etc., perdus sans retour. Tant d'épreuves l'ont découragé, et quand vint la

maladie, le ressort moral manqua pour lui résister. Il s'est éteint le 3 décembre 1892, à sept heures du soir, dans sa soixante et unième année, laissant à ses compatriotes l'exemple d'une vie de labeur, et à sa patrie la douleur d'avoir perdu l'un de ses fils les plus distingués.

Souhaitons que ceux qui lui succéderont dans la chaire de rhétorique au Collège Royal, aiment comme lui la langue française, la défendent contre l'ostracisme dont on la menace en dépit des traités, et lui conservent toujours, par leur énergie et leur talent, la place qui lui convient.

MARIE LE BLANC.

---











